



LA CHAPPELLE, DÉCEMBRE 2012 Pierre Béguin non loin de sa maison de la commune de Grand-Lancy (GE), où l'écrivain et enseignant réside.

PIERRE BÉGUIN, LE JOUR OÙ SES PARENTS ONT PRÉFÉRÉ MOURIR

SUICIDE. L'écrivain genevois raconte dans un poignant et questionnant «Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure» l'euthanasie programmée par son père et sa mère.

ISABELLE FALCONNIER

Edmond et Renée Béguin sont décédés le 28 avril 2008. Ils avaient 89 et 81 ans et étaient mariés depuis cinquante-neuf ans. «Main dans la main, paisiblement, selon leur volonté», disait alors l'avis de décès. La mort est toujours plus compliquée. Edmond et Renée avaient deux fils. L'un des deux est écrivain. Pierre Béguin, 59 ans, jeune retraité de l'enseignement genevois, marié depuis vingt ans avec une Colombienne, père de deux fillettes de 6 et 8 ans, raconte aujourd'hui dans *Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure* les heures et jours dou-

oureux dans lesquels l'a plongé le double suicide assisté de ses parents. Seule «la manière dont il interprète les choses» justifie l'étiquette de «roman» que porte le livre. Le narrateur raconte une semaine dans sa vie, une semaine lors de laquelle, réfugié dans sa chambre d'enfant, il tente de se préparer à la mort annoncée de ses parents, puis les accompagne dans cette mort, ouvrant la porte au médecin d'Exit, à la police venue constater le décès, avant de les enterrer dans le cimetière non loin de leur maison de la campagne genevoise. Révolté par la situation inhumaine dans

laquelle il se retrouve sans avoir rien demandé, il se sent doublement coupable d'indignité filiale: en l'acceptant, il se rend complice de leur décision, en la refusant, il les trahirait eux. Le père de Pierre Béguin était maraîcher à Arare, un village de la commune de Plan-les-Ouates. L'écrivain a grandi en prenant les repas en commun avec les ouvriers et ses grands-parents, qui habitaient avec eux. «C'était la campagne, alors. A la fin, on aurait dit le village gaulois d'Astérix, ce n'était plus qu'une vaste zone industrielle avec quelques champs autour de la maison de mes parents.» Il a très vite rejeté cette vie. «Je

rêvais d'autre chose. Mon père était sévère, peu causant. On ne parlait pas dans notre famille.» Depuis tout enfant, il dessine, rêve, écrit. Adulte, il voyage, en Amérique latine surtout, enseigne le français aux Collèges Voltaire puis Calvin, écrit des romans – *L'ombre du narcisse* (*L'Age d'Homme*), *Joselito Carnaval*, *Terre de personne* (tous deux à l'Aire) – et, en 2007, un récit bouleversant, *Jonathan 2002*, en souvenir d'un fils décédé quelques jours après sa naissance. Ses parents lui annoncent en 2003 qu'ils sont devenus membres de l'association Exit. En passant, sans ouvrir la dis-

cussion. «On verra bien», se dit-il alors. La maladie de Charcot du père empire. Celle de la mère, atteinte suite à une opération de la tuberculose de bactéries *pseudomonas*, résistantes aux antibiotiques, tout autant. Ils chutent dans les escaliers de la maison, en sortant du lit, déclinent. On aménage le rez de leur maison, qu'ils puissent rester chez eux. Ça ne suffit plus. Le père entre en EMS. Après trois mois, il dit: «Ça suffit!», et écrit à Exit.

Les mots d'adieu. Pierre Béguin tenait, cette année 2008, celle de leur mort, un journal. Il a pris des notes. L'an dernier, en début d'année, il a su que c'était le moment. «C'était une nécessité pour moi d'écrire sur ce que j'avais vécu avec leur mort programmée. Pas dans un but cathartique, car cela n'aide pas à avoir moins de chagrin, mais pour mettre en forme cette traversée de la mort, chercher du sens même si on n'en trouve pas, se sentir en paix.» L'écriture est facile, fluide, mais la remémoration des événements est difficile. «Même plus de trois ans après, le chapitre consacré au moment précis de leur mort a été très dur à écrire.» C'est que «rien n'est idéal à ce moment». Lui qui pensait pouvoir leur dire tout ce qui n'avait pas été dit, les mots qui comptent, n'a pas pu profiter de ce laps de temps. «Je sais qu'ils m'aimaient, ils savaient que je les aimais, mais parfois cela va mieux en le disant.»

Il s'est beaucoup demandé s'il aurait préféré ne pas savoir. «C'est un vrai dilemme. Je pense que c'est encore pire d'apprendre après coup que nos parents n'ont pas voulu partager une décision aussi irrévocable. Mais connaître le jour de la mort d'un proche est terrible. Que dire? Que faire? C'est inhumain. Si on l'annonce, il faut

accepter qu'il y ait des réactions, des demandes d'explications, des envies de parler. Ce que mes parents n'ont pas fait. Chez ces protestants austères et secrets, on ne se confesse pas, on ne parle pas de choses aussi intimes! On procède à un examen de conscience, mais seul à seul, ou seul avec un pasteur.» Avant comme après la mort de ses parents, Pierre Béguin est pour cette «ultime liberté de choisir sa sortie». Mais lorsque la théorie devient réalité, «ce n'est pas aussi simple, c'est même beaucoup plus difficile que tout ce que l'on peut imaginer». Il n'a rien contre Exit, au contraire. «Ils ont été exemplaires. La procédure qu'ils incarnent est forcément froide. Ils sont là pour s'assurer que rien ne dérape ni ne sort du cadre prévu par le Code pénal suisse, qui exclut l'euthanasie active et punit le suicide assisté pour des motifs égoïstes, et donc ne rend pas punissable le suicide assisté pour des motifs non égoïstes. Mais je trouve que les proches des candidats au suicide assisté sont un peu livrés à eux-mêmes.»

Un psy avec Exit? Une fois Exit puis la police parties, il se retrouve seul. «Un psy pourrait être là. Car ce n'est pas exactement comme une mort naturelle. Se pose la question de la trahison: on se dit que l'on ne comptait malgré tout pas assez pour retenir la personne. C'est un poids en plus. Et lorsque son père et sa mère décident ensemble de partir, d'un coup, en faisant bloc, c'est brutal, et exceptionnel. On est d'autant plus démuni que l'on ne peut pas en parler avec l'autre parent.» Coédité par les Editions de l'Aire, à Vevey, et les Editions Philippe Rey à Paris, *Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure* tombe en France au cœur des débats sur la fin de vie provo-

qués par la remise du très attendu rapport Sicard, dénonçant la déconnexion entre médecine curative et médecine palliative tout en rejetant l'idée d'inscrire l'euthanasie ou le suicide assisté dans la loi française.

«Le cas suisse». Pierre Béguin, d'ores et déjà invité sur RMC dans l'émission de Brigitte Lahaie et dans le *Magazine de la santé* sur France 5, passera la semaine du 10 janvier à Paris pour répondre à la curiosité des médias sur le cas «Suisse» en général et sur Exit en particulier. «La solution suisse est pragmatique. Je pense que la France va avoir un vaste débat mais ne règlera pas le suicide assisté. C'est un pays conservateur. Toutefois, un mouvement est lancé et aucun pays ne peut se fermer à cela. Le suicide assisté va se généraliser, comme l'avortement l'a fait. C'est une manière de se réapproprier sa vie, sa mort et son corps dans un monde hypermédicalisé et parfois très intrusif. C'est aussi, hélas, une manière de réagir à la logique économique terrible que suit la société. Lorsqu'on fait payer 8000 fr. par mois pour leur pension en EMS à des gens qui touchent 2000 fr. d'AVS, ils se sentent pris au piège. Ils veulent pouvoir laisser un héritage à leurs enfants. L'engouement des gens pour Exit est une manière de refuser cette pression. Je souhaite que nous en soyons conscients.»

La maison de ses parents à Arare n'existe plus. Dans sa villa mitoyenne de La Chapelle, à deux kilomètres à vol d'oiseau d'Arare, aucun objet, aucun meuble ne vient d'eux. «Ce n'était pas dans le style.»



«Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure». De Pierre Béguin. Editions de l'Aire/Philippe Rey, 190 p. En librairie le 9 janvier.

La fin de vie en librairie

Signe que le sujet n'est plus tabou et concerne un public de plus en plus large, trois autres ouvrages sortent en librairie abordant de front la fin de vie.

Tout s'est bien passé.
D'Emmanuèle Bernheim.
Gallimard, 204 p.



Après un AVC, le père de l'écrivaine se retrouve très diminué. Il lui demande de l'aider à en finir. Il faut aller en Suisse, faire appel à Dignitas. Il le veut. Impeccable, concret, bouleversant, parfois tragique, ce récit n'élude rien.

La célébration.
D'Ivan Matousek.
Noir sur Blanc, 166 p.



Été 2003. Un vieil homme se meurt du cancer dans un hôpital tchèque. Ses derniers mois de vie nous sont rendus via son carnet de notes, puis le journal de son fils, puis enfin une fiction dans laquelle le fils tente de retrouver son père dans un au-delà des poètes. Doucement tragique, un minutieux et candide travail de deuil.

Vivants jusqu'à la mort.
De Tanguy Châtel.
Albin Michel, 250 p.



Signé d'un spécialiste en soins palliatifs, cet essai explore la question de la souffrance spirituelle des personnes en fin de vie et des demandes de sens formulées auprès des accompagnants, qu'ils soient proches ou du milieu médical. Salulaire. **o** **IF**